LE PETIT CHAPERON BLANC

III

Dans le même temps, le comte Charles de P... faisait des prouesses en Afrique. Plusieurs fois, à la suite de brillantes affaires, il avait vu son nom inscrit à l'ordre du jour de l'armée. Brave parmi les plus braves, il s'était fait remarquer en maintes occasions par une rare intrépidité, autant que par la rapide et intelligente précision avec laquelle il exécutait tous les mouvements militaires qui lui étaient transmis. Combat-tant à l'arrière-garde lors de la malheureuse expédition de Constantine, il avait disputé pied à pied le terrain que les soldats de la France s'étaient vus forcés de céder aux efforts de l'ennemi. C'est dans une de ces fatales journées, et après avoir reçu trois blessures, qu'il avait eu la force de tuer de sa propre main un cavalier arabe et l'honneur de lui enlever l'étendard qui flottait au bout de sa lance.

Cette action et ses blessures lui valurent le grade de capitaine et trois mois de congé. Charles de P... revit la France avec bonheur. Ce fut à Marseille qu'il retrouva pour la première fois depuis son départ le soleil de la patrie. Moins brûlant que celui de l'Afrique, le soleil de la France n'en est pas moins beau ni moins radieux. Ne sachant comment dépenser les quelques heures qu'il devait rester encore dans la cité phocéenne, il se dirigea du côté de la poste pour retirer les lettres qui auraient pu lui être adressées ou renvoyées d'Alger.

Il en trouva plusieurs : une de sa bonne vieille mère, qu'il pressa sur sa poitrine et sur ses lèvres pour la lire avec son cœur, avant de la déchiffrer avec ses yeux. Sa mère l'attendait avec impatience et comptait avec son âme toutes les minutes des heures qui devaient lui ramener son fils bien-aimé.

Parmi les autres lettres, il y en avait une timbrée de Gray. On la lui retournait d'Alger, où elle était arrivée le jour même de son départ. Il l'ouvrit sans émotion, sans curiosité même, car l'écriture lui était complètement inconnue. Cependant c'était celle d'un de ses amis, employé dans une administration